



**HAL**  
open science

**Note de lecture de l'ouvrage de Yves Citton, Jacopo Rasmi, Générations collapsonautes. Naviguer par temps d'effondrements. Paris, Éd. Le Seuil, 2020, 288 pages**

Cyrille Harpet

► **To cite this version:**

Cyrille Harpet. Note de lecture de l'ouvrage de Yves Citton, Jacopo Rasmi, Générations collapsonautes. Naviguer par temps d'effondrements. Paris, Éd. Le Seuil, 2020, 288 pages. Questions de communication, 2020, 38, pp.622-626. 10.4000/questionsdecommunication.24598 . hal-03990531

**HAL Id: hal-03990531**

**<https://ehesp.hal.science/hal-03990531>**

Submitted on 7 Jun 2024

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Yves CITTON, Jacopo RASMI, *Génération collapsonautes.  
Naviguer par temps d'effondrements*

Paris, Éd. Le Seuil, 2020, 288 pages

Cyrille Harpet

---



**Édition électronique**

URL : <https://journals.openedition.org/questionsdecommunication/24598>

DOI : [10.4000/questionsdecommunication.24598](https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.24598)

ISSN : 2259-8901

**Éditeur**

Presses universitaires de Lorraine

**Édition imprimée**

Date de publication : 1 décembre 2020

Pagination : 622-626

ISBN : 978-2-8143-0602-8

ISSN : 1633-5961

Ce document vous est fourni par Ecole des hautes études en santé publique



**Référence électronique**

Cyrille Harpet, « Yves CITTON, Jacopo RASMI, *Génération collapsonautes. Naviguer par temps d'effondrements* », *Questions de communication* [En ligne], 38 | 2020, mis en ligne le 23 juillet 2021, consulté le 07 juin 2024. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/24598> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.24598>

---



Le texte seul est utilisable sous licence CC BY-NC-ND 4.0. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.

filles qui reconnaissent avoir éprouvé du plaisir lors des rapports avec un homme. Dans ce cas, la vie intime de la fille est très souvent exposée : des examens médicaux pour prouver son éventuelle défloration peuvent être demandés, tout comme des précisions sur ses règles. Encore ici, les viols déclarés et les violences sexuelles ne sont presque jamais pris en compte dans l'ensemble du dossier. Ils ne sont jamais évoqués pour expliquer le comportement de la jeune fille, ni pour alléger sa peine.

Parmi les 50 filles repérées par V. Blanchard comme étant des « vicieuses », seulement 3 évoquent des relations homosexuelles. Les raisons de cette invisibilité, selon V. Blanchard, reposent sur la difficulté de considérer ces pratiques taboues comme des relations sexuelles à part entière. Par ailleurs, en même temps que ces relations sont condamnées, elles sont plus tolérées car elles ne bouleversent pas les normes sociales comme l'homosexualité masculine.

La dernière des catégories de vicieuses est celle des prostituées, les filles qui ont effectivement échangé de l'argent contre des services sexuels. Les deux principales causes de la prostitution, selon les professionnels, sont le vagabondage et « des dysfonctionnements hormonaux ». Alors que les récits débordent d'histoires de précarité, les conditions financières des filles ne sont jamais mentionnées comme étant la raison qui a poussé la jeune fille à se prostituer.

*Vagabondes, voleuses, vicieuses* décrit de façon puissante les enjeux et le contexte de la délinquance juvénile féminine dans la France de l'après-guerre. Les récits recueillis dans les dossiers enrichissent l'ouvrage et amplifient la voix de ces « mauvaises filles ». Dans cet ouvrage, elles gagnent un prénom, on leur restitue leur histoire, leur individualité. Concernant les formes de contrôle des jeunes filles dans la France de l'après-guerre, certaines constantes sont mises en évidence par l'auteur. La première, ce sont les dispositifs mis en place dans le cadre de la justice des enfants pour contrôler les mineures. Le plus direct d'entre eux, la correction paternelle, permet aux parents de demander de l'aide au juge des enfants pour contrôler leurs enfants, notamment les jeunes filles. Le juge va alors intervenir à la place des parents, pouvant décider d'un placement ou autre sanction. Un autre recours cité par V. Blanchard est le mariage, qui représente pour certaines filles la seule manière de se voir libérées du contrôle judiciaire avant leur majorité.

Le contrôle passe également par les commentaires, sur un ton de réprimande, adressés à la mère de la jeune fille. Le comportement de la mère et son inaptitude

sont souvent objet de remarques de la part des enquêteurs, qui explicitent que s'il y a une « mauvaise fille », c'est qu'il y a une « mauvaise mère ». Les réponses judiciaires illustrent également le traitement genré de la délinquance juvénile. En choisissant en priorité d'enfermer les filles, la justice montre à quel point le contrôle des corps et de la sexualité féminine est une évidence dans la société de l'époque.

*Vagabondes, voleuses, vicieuses* est un ouvrage fort et sensible aux regards des « mauvaises filles ». V. Blanchard rétablit le statut d'individu à ces jeunes filles, là où elles n'étaient que des numéros de dossiers, des statistiques. Elle nous invite à connaître leur famille, leurs espoirs, leurs craintes. Le recul temporel de l'ouvrage permet à V. Blanchard de poser les bonnes questions sur la construction de l'image de « mauvaise fille » et sur les injonctions imposées aux jeunes filles de l'époque, en confirmant des hypothèses sur le traitement différencié de la justice selon le genre. Cette vision nouvelle sur la délinquance juvénile féminine sera, sans doute, une référence pour les travaux à venir en sciences humaines et sociales. Combinant un travail méticuleux d'analyse des archives et une lecture attentive des documents avec une sensibilité tranchante, l'ouvrage atteint l'objectif présenté dans son introduction.

Luciana Lima Alcântara

Université Le Havre Normandie, Idees,  
F-76600 Le Havre, France

luciana.lima-alcantara[at]univ-lehavre.fr

**Yves CITTON, Jacopo RASMI, *Génération collapsonautes. Naviguer par temps d'effondrements***

Paris, Éd. Le Seuil, 2020, 288 pages

En huit chapitres, l'ouvrage d'Yves Citton et Jacopo Rasmi établit une sorte de revue des pensées du *no-future*, des fins de monde et des collapsés. Il est vrai que le sujet est désormais revenu en littérature, non plus seulement de fiction ou de science-fiction, mais bien dans le champ des essais, des manuels et des sciences. Les ouvrages et travaux dits « effondristes » sont-ils simple effet de mode ou lame de fond ? Cette résurgence catastrophiste interpelle les auteurs sur le basculement de notre époque (p. 10) qui fascine autant qu'il crée l'effroi. D'ailleurs, n'y a-t-il pas une fascination pour ce qui crée les peurs ? Les peurs des ruptures écologiques, irréversibles et donc sans lendemains possibles, sont celles que partagent ces auteurs, distants de deux générations de collapsonautes. Ce qui les motive est le sentiment d'une « acceptation passive des savoirs bien établis, que nous peinons dramatiquement à traduire en actions concrètes qui

soient à la hauteur des défis du moment » (p. 13). D'où l'engagement de collapsonautes qui ne cèdent ni à la fascination, ni à la résignation face aux prédictions tragiques, mais sur de nouvelles voies salutaires. Pour mieux entreprendre cette navigation (ce « nautisme ») sur la vague de la collapsologie, les auteurs revisitent les fondements de ce grand récit des origines et des fins de l'homme terrien, sinon terrestre.

Le grand récit sur lequel s'appuie l'ouvrage a été popularisé par Pablo Servigne et Raphaël Stevens en 2015 (*Comment tout peut s'effondrer. Petit manuel de collapsologie à l'usage des générations présentes*, Paris, Éd. Le Seuil, 2015). Il a été relayé par celui de Dmitry Orlov à travers le processus d'un effondrement en cinq stades – financier, commercial, politique, social et culturel (*Les Cinq Stades de l'effondrement*, Paris, Le Retour aux sources, 2016 ; traduit de *The Five Stages of Collapse: Survivors' Toolkit*, New York, New Society Publishers, 2013, p. 15). Il avait été précédé par l'ouvrage majeur de Jared Diamond : *Effondrement. Comment les sociétés décident de leur disparition ou de leur survie* (Paris, Gallimard, 2006).

Les postures effondristes ont aussi leurs détracteurs sévères, revendiquant ici une imposture, là une pseudoscience, ou encore un occidental-centrisme bourgeois qui oublie les effondrements déjà produits dans les contrées dites non développées ou encore s'arrime à ce qui lui est cher, le modèle productiviste et consumériste (p. 19-22). Il faut reconnaître que les effondristes tendent à démultiplier les signaux devant conforter l'avènement d'une fin prochaine de l'humanité, et surtout à alimenter les peurs, à couper l'horizon des possibles et les engagements politiques. Et qu'ainsi ils entrent dans un nouveau cercle des croyants millénaristes. Un fond quasi religieux (un ersatz) mobilise les membres de ces nouvelles communautés, étymologiquement « reliés » à une croyance ou à une espérance de survie possible par des techniques de survie et un nouvel Évangile (« la bonne nouvelle ») (p. 24-28). Les auteurs veulent avant toute chose éviter l'écueil d'un nouvel intégrisme, sous prétexte d'une exigence d'intégrité partagée par une communauté effondriste (p. 28). Ils promeuvent alors de multiples perspectives, plurielles, quant aux formes de croyance et de mondes possibles pour sortir du pouvoir hypnotique que recèlent les anticipations collapsologiques. Derrière le mot « effondrement », il faut entendre une « chute » radicale, instantanée, totale et systémique. Les auteurs revendiquent en définitive le refus de l'intégrisme écologiste ou « vert », lui préférant l'intégrité. Ne serait-ce pas plutôt la recherche d'une cohérence entre les agissements et les savoirs, plutôt qu'une intégrité

(laquelle se définit comme un « caractère, qualité d'une personne intègre, incorruptible, dont la conduite et les actes sont irréprochables ») ? Car dans ce domaine en particulier, d'une éthique environnementale, nombreux sont les dilemmes et autres lignes de tension et de contradiction entre ce au nom de quelle cause l'action est engagée et les conséquences qui en sont issues. Le dogmatisme qui fétichise la pureté d'un monde perdu constitue une limite dangereuse que les auteurs ne franchiront pas. C'est au nom de la « nautonomie » (concept du Raqs Media Collective de New Delhi) qu'ils avancent les réflexions, avec une capacité « à être un voyageur restant en contact avec un monde en mouvement » (p. 31). Les formulations sont alors séduisantes mais ne cèdent-elles pas elles aussi « au miroitement des mots » (chapitre 1) ? Car il s'agit bien de discours, fondés sur des savoirs, quant au phénomène événementiel d'un avenir promis à une « chute » complète, instantanée et liée à la déstructuration des constituants de l'édifice ou du système. Et au-delà des discours, il est question d'un imaginaire qui fait l'impasse sur bien des angles d'analyse.

En effet, cette vision cataclysmique de l'effondrisme loupe les inégalités réservées au sort de la multitude. Les collapsonautes que sont les auteurs Y. Citton et J. Rasmi rappellent que nous ne sommes pas logés à la même enseigne dans nos environnements de vie. Et l'effondrement prédit par les collapsologues n'atteindra pas un nivellement tel que chacun verrait l'avenir compromis. Plus même, la vision effondriste occulte les actuels enjeux d'accès aux droits et à l'égalité des droits des populations. Le second biais de la vision effondriste est celui de la temporalité : faut-il attendre un événement instantané (catastrophique) ou un processus lent (catabolique) (p. 36-37) ? Le troisième biais de lecture d'une telle perspective d'un effondrement à venir est celui qui rapporte à un seul fait ce qui est de l'ordre d'une crise systémique. Chacun des pans des sociétés et des organisations connaît une série de crises, avec un délitement du réseau des interdépendances. Le fait que « tout tient ensemble » à la fois dans nos organisations humaines et technologiques (des structures intégrées dans un monde globalisé par les multiples interconnexions), mais aussi dans les écosystèmes, rend d'autant plus critique le seuil de rupture.

L'imaginaire effondriste assez récent ne renvoie pas aux mouvements millénaristes antérieurs, mais bien à une modernité constitutive. Entre « crises » et « catastrophes » récurrentes dans les discours, il s'agit d'une surveillance continue et persistante des points de ruptures technologiques (le nucléaire), géopolitiques (les tensions entre blocs de nations et de

continents), écologiques (le dérèglement climatique, l'érosion de la biodiversité). La différence avec l'effondrement, même s'il y a un voisinage sémantique, tient à ce que la catastrophe est d'origine extérieure au système et impacte localement ou partiellement les systèmes naturels et artificiels.

La vision effondriste se distingue aussi des visions catastrophistes dans le sens où, cette fois, une minorité porte la charge d'angoisse de savoir quel destin commun attend l'humanité. Non seulement au fait d'être tous responsables d'un avenir compromis mais aussi peu nombreux à en signaler l'inéluctabilité. À la différence des discours apocalyptiques, il n'y a pas de « vérité » à attendre ou à atteindre dans l'effondrisme. Autrement dit, aucune révélation transcendante soutenue par une eschatologie ou sens donné aux fins de l'homme. L'effondrisme est la perspective d'une fin d'un monde (pas du monde), celui immédiat sans « eschaton » (Ernesto De Martino, p. 44).

La fin attendue et crainte est celle de la chute de nos modes de vie à nous, riches issus des pays modernisés et dits développés. De la consommation de notre surconsommation et donc d'une désaliénation massive à nos gages matériels des mirages d'un bonheur immanent (industrialisme, consumérisme capitalisme) (p. 44). Et ce sans nostalgie des origines perdues. À la différence notable avec le survivalisme de l'imaginaire fictionnel américain. Ce dernier affiche un certain conservatisme quant au modèle hérité, car bon nombre d'entre eux construisent bunkers, stocks et réserves pour tenir le front d'un futur sans avenir. Plutôt éloignée de l'entraide et du soin des communs, la posture « survivaliste » est défensive et économe (p. 47).

L'imaginaire effondriste s'est aussi construit sur le socle lexical de la géologie, comme si le « sol », la « terre » en étaient les éléments fondateurs d'une vision de la verticalité et de la chute possible (*Terra Forma* de Aït Touati, Arènes, Grégoire, B42, Paris, 2019). Mais tout phénomène d'effondrement n'est-il pas précédé de ceux dits d'effritement ? Ou encore d'affaissement, lesquels laissent encore apparaître un semblant de tenue dans les déséquilibres, même avec le glissement progressif dans les abîmes (le naufrage du *Titanic*), ou d'écoulement de fuites souterraines. Autant dire que les auteurs filent les métaphores au fil de l'ouvrage quant aux conditions de dégradation et de déclin d'un système. Un index, voire un lexique des termes de la déchéance, aurait mérité d'être annexé, à la suite de celui des auteurs (323 références). Ce lexique serait riche de mots allant de « abîme » à « tressasser » ou

« vaciller », en passant par « déclin », « décadence », « chute », « naufrage », « collapsé » et « péricliter ».

L'effondrisme (collapsologiste) ne fait pas ressortir l'idée d'un délitement progressif, à la différence du terme allemand *Zerfall*. C'est l'idée de processus qui rend au mieux compte de l'insoutenable d'une structure comme d'une architecture. En se référant à un article essentiel de Hito Steyerl (« In Free Fall: A Thought Experiment on the Vertical Perspective », *The Wretched on the Screen*, Berlin, Sternberg Press, 2012, cité p. 54), les auteurs soulignent la menace de péril que font peser les formes hégémoniques sur l'ensemble des systèmes de notre monde commun (p. 47-56).

Le terreau de la vision dite « effondriste » reste bien occidental, fondé sur un modèle de société passant du colonialisme à l'exploitation capitaliste des terres et des ressources mondiales. Il est alors étonnant d'approuver l'idée d'une nouvelle ère, dite de l'Anthropocène, alors qu'il s'agit d'une frange culturelle occidentale dotée d'une arme hégémonique qu'est le capitalisme. Ne serait-ce pas le Capitalocène qui est origine et facteur des délitements actuels (p. 60) ? Les auteurs lui préféreraient le Plantationocène (p. 60), faisant table rase de l'écosystème existant pour lui substituer des plantations de monocultures intensives dans le sens d'une rationalisation industrielle. Entre productivisme (agroculturel) et extractivisme des ressources, il s'agit d'une même logique de maximisation des profits. C'est en chaussant les lunettes des Sud que les auteurs peuvent s'enquérir des pensées « non effondristes », mais d'emblée post-effondristes, qui se projettent dans l'après-effondrement des systèmes. Les peurs des mondes des Nord ne sont-elles pas fondées sur le fait d'avoir à subir ce que les Sud subissent historiquement ? Un retour de manivelle de la décolonisation, pour paraphraser Aimé Césaire (p. 64). L'histoire d'une « chute » est celle concomitante des pertes. De croissance, de confort, de puissance. Pour parer à ces peurs, quoi de mieux que de se libérer des vieilles attaches ? De quoi investir sur d'autres valeurs, d'autres visions, d'autres registres de pensée des futurs possibles. La pensée linéaire du temps historique qui caractérise l'Occident et la modernité est tendue vers l'idée d'un progrès continu, d'un développement sans limite. Les utopies afrofuturistes autorisent ce décadence à la fois temporel et spatial des possibles avenir détachés des idéologies du développement linéaire. Non seulement en utopies, mais en pratiques inventives de vies possibles dès aujourd'hui, sur les décombres des sociétés marchandes, dans les déserts les plus étendus, dans les zones les plus insalubres. Les tactiques de survie déployées en milieux hostiles

préfigurent probablement les prochains moments d'une hostilité mondialisée (chapitre II).

L'idée de croissance infinie, de productivisme progressiste, avait connu quelques détracteurs au tournant des années 1970 en France et aux USA, depuis le rapport Meadows (le fameux *Halte à la croissance*), les travaux de Nicholas Georgescu-Roegen (*La Décroissance*), de Jacques Ellul (*Le Bluff technologique*) et de Ivan Illich (*La Convivialité*). Les premières courbes exponentielles devaient rencontrer leur point limite de fléchissement. Malgré les annonces et démonstrations, les intérêts persistent à se maintenir dans l'ordre capitaliste, et ce qui peut apparaître comme « alternatif » produit un effet dit « rebond ». Les innovations technologiques censées économiser les ressources trouvent des usages nouveaux de surconsommation. L'effondrisme est paralysé par la peur d'un point de non-retour, d'irréversibilité d'un processus (un point de basculement). Jusqu'à annoncer une défaite (un défaitisme effondriste proclamant : « C'est déjà trop tard, tout est foutu »), face à un optimisme technologique (où l'ingénieur inventera une solution). Les collapsonautes que sont Y. Citton et J. Rasmi se démarquent de cet effondrisme passéiste et nostalgique, en faisant appel au concept de « résurgence » ou de « forces de régénérations diversifiantes qui multiplient les créolisations et les espèces hybrides » (chapitre III). Loin des dogmes moralistes, intégristes et passéistes, il s'agit d'accepter le « trouble » des situations incertaines, d'où naissent de nouvelles formes inattendues.

Nous aurions préféré le terme « émergences » à « résurgences », ces dernières pouvant laisser espérer des retours identitaires. Et il est plus difficile de s'accorder sur l'appel aux « ombres », aux formes spectrales que les auteurs invoquent (p. 96) au titre des « flux de ressources » ou d'« images » sans interpeller sur les conditions de leur existence. Migrants, esclaves, main-d'œuvre exploitée... font partie des « ombres » qui tissent des liens invisibles et non perceptibles entre les hommes (p. 93-99). La pensée indienne, inspirée des récits de chamans, vient donner au perspectivisme une clé de lecture nouvelle pour les auteurs : un fond commun humain unit l'ensemble du vivant, et permet de reconnaître en tout être « un humain » relié à un tout. Là où la vision effondriste se méprend, c'est dans l'attribution d'une fin, d'une catastrophe à un environnement « extérieur », qui sert seulement de « cadre », de « mise en scène », d'« arrière-fond ». Comme si l'être humain pouvait être « sans monde » et coloniser de nouvelles contrées et ne pas imaginer sa propre extinction. C'est Grégory Chatonsky qui

provoque frontalement les pensées effondristes en insistant : « Pourquoi nous sauver ? » (p. 110). Il en est alors non seulement des détachements successifs de l'homme à son milieu (par l'invasion technologique), mais aussi des capacités d'abstraction qui procèdent par transposition de figures, de formes et de modèles en tout lieu et tout temps sans s'arrimer aux contingences du réel (par réduction) (p. 114). Quelques artistes en font l'expérience esthétique, renouant avec la philosophie d'un Gilbert Simondon (p. 116) en assumant une reconnexion avec le fond commun, donnant aux milieux de vie la première place (G. Chatonsky, Michelangelo Frammartino, Sharuna Bartas, Stefano Harney et Fred Moten, Tomonari Nishikawa, David Bryant et Karl Lemieux) (p. 118-128). Ces artistes collapsonautes proposent des expériences visuelles et sonores d'environnements qui débordent des limites fixées par l'homme et ses techniques. Les expériences esthétiques que recèlent ces œuvres traduisent la recherche d'un tiers lieu entre technosciences et religions, pour échapper à cette dualité des formes et d'un fond commun.

La navigation des collapsonautes que sont Y. Citton et J. Rasmi ne consiste-t-elle pas à se préparer, voire à « s'acclimater », non seulement aux événements de « disruption » (accidents, catastrophes tels que Tchernobyl, Fukushima) (p. 139), mais aussi aux désorientations quotidiennes de milieux saccagés ? Sans plus être des « parano-fictions », il s'agit de récits d'anticipation, pour des nouvelles « coexistences » avec « ce qui nous disconvient » (Amanda Lynch et Siri Veland, *Urgency in the Anthropocene*, New York, Mit Press, 2018). Ces récits étaient présents chez des romanciers tels que Philippe K. Dick et resurgissent chez Alain Damasio (*Les Furtifs*, 2019), pré-scénarisant un avenir possible comme l'exploration d'un englobissement (un maëlstrom du conte d'Edgar Poe). L'autre possible navigation pour surmonter la paralysie face à l'effondrement passe par l'humour, l'autodérision et l'ironie (Timothy Morton, Nicole Seymour) (chapitre VI).

Les auteurs ne se lassent pas de jouer sur les ambiguïtés du terme « effondrement », ni sur les visions et représentations d'une fin du/des mondes. En cela, l'ouvrage éclaire chacun sur les présupposés d'une vision effondriste : que vise le sujet effondriste ? Sur quoi se fondent ses croyances (chapitre VII) ? Le caractère insoutenable du système de production (notre économie de marché globalisé), ou le modèle extractiviste des ressources (modèle planétaire) ou l'homogénéisation des cultures (mondialisation) (p. 181) ? Ce sont des failles dans les croyances aux réalités construites par chacun, individuellement et collectivement, que dévoile

l'approche anthropologique (E. De Martino, Tobie Nathan). L'échelle monstrueuse, incommensurable, des hyper-objets écologiques (changement climatique, érosion de la biodiversité, etc.) renvoie les sujets à leur condition humaine limitée (Timothy Morton (p. 184). La collapsoologie, mieux encore, les collapsonautes en tant que praticiens, mobilise les peurs et angoisses d'un effondrement pour adopter les changements réguliers, pour ne pas attendre une éventuelle gestion en biopolitique des catastrophes (Frédéric Neyrat) (p. 188). Cela se construit sur une croyance « en » non pas ce qui est extérieur à soi (une nouvelle idéologie, un mouvement charismatique, une technophilie dominante, etc.), mais *from the inside* (Tim Ingold), dans les valeurs intrinsèques du naturel (Arn Naess), en plaçant la nature au rang d'une divinité (p. 192). L'impérative nécessité d'agir vite, face aux urgences, oblige à réviser nos croyances et à opérer des décadrages culturels et temporels. Dans le dernier chapitre (viii), les auteurs nous interrogent sur la définition des plafonds de soutenabilité de nos systèmes et non plus sur les seuls seuils des effondrements. Quitter une vision abstraite, en aplomb des terrestres, une « gouvernementalité algorithmique » et hyper-connectée pour revenir sur Terre et se placer d'emblée dans un « après-effondrement » pour reconstruire les communs de demain.

Cyrille Harpet

Université Rennes I, CNRS, Arènes, F-35000

[cyrille.harpet\[at\]ehesp.fr](mailto:cyrille.harpet[at]ehesp.fr)

**Florence DESCAMPS, *Archiver la mémoire. De l'histoire orale au patrimoine immatériel***

Paris, Éd. de l'EHESS, 2019, 241 pages

Avec la parution en 2001 de *L'Historien, l'Archiviste et le Magnétophone. De la constitution de la source orale à son exploitation* (Paris, Cheff), Florence Descamps a marqué durablement plusieurs générations d'historien·n·es français. La bibliographie, riche et bien organisée, qui clôt ce nouvel ouvrage témoigne qu'elle n'a cessé depuis de creuser ce sillon de la mémoire, des sources, de l'histoire et des archives orales, mais sans cesser non plus de l'enrichir, de l'affiner, de l'actualiser, de le questionner, que sa réflexion concerne des paroles individuelles ou collectives, la mémoire de soi ou la prosopographie, les témoignages qui éclairent l'organisation, le témoin « passeur » (p. 80), les mémoires de guerres, ou encore celles qui donnent à entendre les invisibles. Parmi les principaux expert·e·s de ces questions en France, F. Descamps adapte ici son mémoire, présenté en 2014 à l'EHESS dans le cadre de son habilitation à diriger des recherches, et inclut une préface de Patrick Fridenson, qui fut son garant. Elle offre une approche

synthétique, à la fois historique, puisqu'elle repart des prémisses de l'histoire orale, mais également traversée des questionnements contemporains, notamment sur la mémoire et sa patrimonialisation ou encore « l'ère du témoin », selon l'expression d'Annette Wieviorka (voir p. 80).

F. Descamps explore trois périodes de l'histoire orale en France, la phase de fondation (1973-1983), celle de légitimation et d'accumulation (1984-2006), enfin à partir du milieu des années 2000, une phase « plus apaisée et consensuelle » d'exploitation des sources orales (p. 124). Elle nous rappelle les controverses et débats qui traversent les scènes scientifiques, épistémologiques, politiques et médiatiques – voire judiciaires, sur le témoignage (p. 80) – et l'on croise avec intérêt au fil des pages Pierre Vidal-Naquet, Marcel Ophüls, Alain Corbin, Philippe Joutard, Dominique Schnapper et bien d'autres qui ont marqué durablement ces réflexions. Les débats mémoire-histoire et « devoir de mémoire » et « travail de mémoire » (p. 85), les étapes institutionnelles de patrimonialisation des sources orales, de même que les grandes campagnes d'archives orales, sont bien exposées. Son regard toujours analytique et critique permet de donner à voir la créativité et l'effervescence d'un mouvement, parfois fragile (« En revanche, les campagnes institutionnelles de collecte ne parviennent pas à se pérenniser et continuent de reposer sur la militance individuelle ou sur des partenariats exceptionnels : Georgette Elgey et les archives orales du second septennat de François Mitterrand ; l'enquête d'Agnès Callu et d'Hervé Lemoine sur le secrétariat de la Défense nationale », p. 67), mais relevant d'une « histoire orale à la française » (p. 29). Et c'est bien un des apports majeurs de cet ouvrage que de prouver malgré « une invisibilité terminologique » (p. 28) l'acclimatation de l'histoire orale en France. À ce questionnement ouvrant l'ouvrage, F. Descamps apporte une démonstration convaincante : certes faiblement institutionnalisée en France, sans revue dédiée contrairement à d'autres pays – ce qui permet aussi à l'auteure une analyse des courants étrangers, elle donne à penser et à comprendre ce qui constitue les voies, principes et enjeux de cette « histoire orale à la française », qui recourt à la polyphonie, au croisement des sources et à l'acceptation de la subjectivité, mais accompagnée de réflexivité et d'un « intérêt pour le travail de mémoire et pour la construction du discours ou du récit » ou encore « pour la parole de l'autre, y compris dans ses fragilités et ses défaillances » (p. 129). On appréciera aussi les perspectives d'avenir qu'ouvre F. Descamps, notamment sur les questions juridiques et éthiques, la productologie des corpus oraux ou encore les usages scientifiques de ces témoignages